

Daphne Shaed
Collège Camosun

Unité n'est pas synonyme d'uniformité

Je suis invisible, et pourtant tout le monde me voit; je suis un paradoxe d'inégalité. J'ai surmonté l'anxiété qui me rongait et lutté contre moi-même pour apaiser la puissance sourde d'un trouble obsessionnel-compulsif, une maladie mentale qui, pendant la majeure partie de ma vie, m'a confinée dans l'obscurité et dans un isolement désespéré, particulièrement dans une société qui condamne les problèmes de l'esprit. Ces troubles mentaux n'étaient toutefois que les mécanismes de défense qui se sont installés alors qu'on m'a contre mon gré socialisé comme étant un garçon. À l'adolescence, je me suis battue pour me libérer du joug de l'uniformité hégémonique, et il ne m'a pas fallu longtemps pour exploser vers l'extérieur et m'accepter telle que j'étais. Pour tenter d'échapper aux idées d'automutilation qui me hantaient en raison de l'oppression intériorisée que m'avait si bien enseignée notre société axée sur la conformité, j'ai choisi de vivre, quel qu'en soit le prix. Je m'appelle Daphne Shaed, et je suis une transgenre intersexuée; je suis une hijra, une hindouiste, une lesbienne hétérosexuelle, une militante pour la justice sociale, mais surtout, je suis un être humain.

Je n'ai pas donné d'emprise sur moi à ceux qui voulaient m'intimider, et je n'ai pas laissé les institutions comme mon école me réprimer; j'ai donc abandonné l'école en neuvième année. J'ai été le souffre-douleur des tyrans m'ont battue, mais aussi de l'école qui m'a blâmée. J'ai été punie d'avoir été victime de l'intolérance des autres. Le monde du travail n'a pas été plus tendre à mon égard, et j'ai été confrontée aux préjugés et à l'ignorance partout où j'ai voyagé. Je me suis jointe à des mouvements sociaux luttant contre les inégalités sociales, comme le sexisme, le racisme, l'homophobie, la transphobie, le blâme des victimes, la culture du viol et d'autres, afin de m'aider et d'aider les autres. J'ai toutefois rapidement découvert que ces groupes véhiculaient des messages de haine et des idéologies d'oppression envers ceux qu'ils considéraient comme leurs persécuteurs. Je n'adhère pas à l'idée qu'il faille combattre le feu par le feu; je ne peux pas être libre en opprimant les autres, et je

n'approuve pas les actes de violence ni le recours à la peur. J'ai compris que c'est par l'éducation et par les révolutions tranquilles qu'on peut surmonter les inégalités sociales. Je suis retournée à l'école sans savoir au juste ce que je ferais, dans l'idée qu'une éducation me donnerait des outils pour améliorer les systèmes qui m'ont emprisonnée, afin que d'autres soient épargnés.

À ma deuxième session au Collège Camosun, je me suis inscrite à un cours de sociologie, et j'y ai découvert une plateforme pour mes passions. La sociologie m'a donné les mots et les concepts pour donner une forme concrète à mes idées abstraites, et pour comprendre les forces et les idéologies plus complexes des mouvements sociaux. Avec une toute nouvelle confiance en moi, je me suis présentée aux élections de mon association étudiante pour le poste de directrice de la Fierté. Ce fut une expérience à la fois stimulante et difficile. Ma première campagne politique s'est faite contre un groupe de personnes brigant de nombreux postes, dont les tactiques étaient agressives et, à mon avis, presque déloyales. Heureusement, j'ai bénéficié de l'appui de nombre de mes pairs, qui m'ont aidé à remporter les élections pour le poste de directrice de la Fierté. Depuis trois ans maintenant, je siége au conseil d'administration de l'association étudiante du Collège Camosun; à l'heure actuelle, je suis en charge des questions touchant les femmes au Collège Camosun.

Durant mes trois années au conseil d'administration de l'association étudiante du Collège Camosun, j'ai organisé de nombreux événements, conférences et ateliers portant sur l'inégalité, spécifiquement sur la marginalisation intersectionnelle entourant le genre et le sexe. J'ai aussi rédigé des motions et milité pour des changements qui ont mené à la modification des politiques et des procédures de mon collège ainsi qu'au sein des sections provinciales et fédérale de la Fédération canadienne des étudiantes et étudiants. J'ai mis à profit mon poste au conseil et la puissante plateforme de l'association étudiante pour rayonner dans la collectivité locale et favoriser les discussions avec divers organismes. Mes grandes convictions à titre de militante pour les étudiantes et étudiants combinées à mes études en sociologie m'ont permis de stimuler des changements que je n'aurais jamais pu imaginer. J'ai par la même occasion trouvé une collectivité fondée sur l'acceptation.

J'aimerais revenir brièvement sur le sujet de la marginalisation intersectionnelle. En classe, je suis constamment confrontée à des idées et à des terminologies diverses, qui sont au mieux problématiques et au pire exclusives. Par exemple, j'ai à plusieurs occasions été la seule personne dans ma classe à protester contre le discours misogyne ou les idées archaïques aussi bien de mes collègues étudiants que des professeurs. Je pense que les établissements d'enseignement doivent adhérer à des normes plus élevées dans notre société, car ils sont l'un des instruments du changement social. Si leur pédagogie est déconnectée des nuances qui existent dans la société actuelle, la façon dont ils enseignent et le contenu qu'ils transmettent peuvent nuire à l'évolution sociale.

Dans beaucoup des cours que j'ai suivis, le sexe est enseigné comme étant un état binaire et immuable, en plus d'être confondu avec le genre. L'ironie est qu'on nous enseigne à faire preuve d'exhaustivité dans nos recherches scolaires, et pourtant la seule notion d'un modèle de sexualité binaire élimine complètement mon corps, et celui d'autres aussi, de la discussion, puisque je possède des caractéristiques sexuelles secondaires féminines et une géométrie génitale s'apparentant à celle des hommes. En ma qualité de militante, je dois protester et exiger de mon institution que les gens comme moi soient pris en compte, particulièrement dans un contexte où les paradigmes de la médecine favorisent d'autres méthodes que les mutilations génitales barbares des dernières décennies qu'on a perpétrées pour masquer la véritable diversité des sexes. L'absence de personnes intersexuées et transgenres à l'école et dans la paperasserie administrative est tout aussi barbare à mon avis. Imaginez maintenant la situation d'un étudiant intersexué ou transgenre ayant aussi une différence ethnique ou raciale, perçue ou réelle, du point de vue des forces hégémoniques. Ou encore celle d'une personne ayant une déficience visible qui est aussi transgenre ou transexuée, ou qui a une identité différente. Je ne peux pas simplement rester là à répéter ce qu'on me dit en classe sans critiquer le fait que la connaissance n'est pas seulement un privilège du milieu de l'éducation, mais qu'elle y a aussi ses origines.

Mon objectif, au nom de l'égalité, n'est donc pas seulement d'être une étudiante, mais aussi

d'être la voix de tous ceux et celles qui, comme moi, sont confrontés à des inégalités bénignes qui nous dépouillent subrepticement de notre identité. Ce n'est toutefois pas un geste altruiste, c'est simplement essentiel à ma propre survie. En me libérant, j'en libérerai d'autres. N'est-ce pas l'objet d'une éducation supérieure que de nous inciter à critiquer la connaissance elle-même, et à construire de nouvelles épistémologies? La connaissance est une force sociale qui peut aussi bien créer des inégalités qu'en éliminer. S'il y a une chose que je peux enseigner aux autres, c'est qu'unité n'est pas synonyme d'uniformité, et que le chemin vers l'égalité passe par l'empathie éclairée par la connaissance.